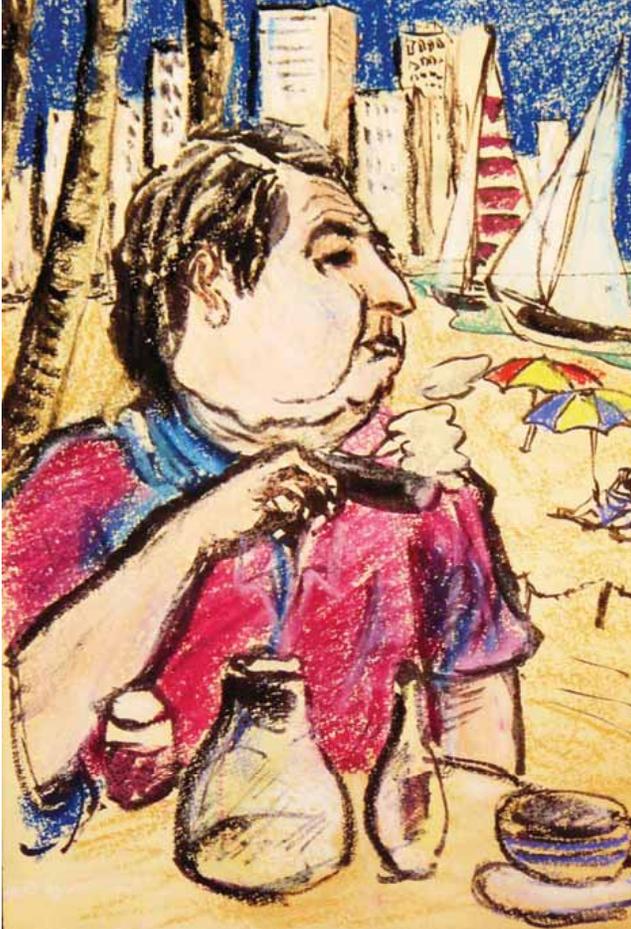


63 : POT POURRI DE NOS SOUVENIRS AMERICAINS



*Newyorkais prospère en vacances
à Waikiki (Hawaï)*

Les épisodes successifs de ma carrière reflètent la variété de mes curiosités dans les domaines tant culturels que professionnels, artistiques et sportifs.

J'aurai parcouru la vie un peu comme une abeille qui visite avidement, dès le printemps arrivé, le plus grand nombre de fleurs possibles. Je ne pense cependant pas avoir trop papillonné ; mes curiosités, pas plus que mes aventures, n'ont jamais mis en cause ma conscience professionnelle, ni ma loyauté envers ceux qui me faisaient confiance.

Je suis sans doute né trop curieux, peut-être aussi trop gâté et laissé trop libre au cours de mon enfance. Cela comporte avantages et inconvénients. La suite de mes souvenirs épars reflète évidemment mon caractère, mon goût pour les nouveautés et toutes aventures ; cela m'a conduit à vivre sur plusieurs continents et à mener plusieurs métiers. Les anecdotes qui suivent mettent bien en relief cette façon de vivre, car elles se concentrent sur une seule période, et sont toutes relatives à notre séjour de 4 ans aux Etats Unis.

J'avais eu la chance inouïe, dans les mois qui avaient suivi l'occupation et la guerre, d'être le jeune ingénieur des Ponts et Chaussées choisi pour devenir l'adjoint d'un de mes anciens, Jean Baudelaire, un homme remarquable, qui avait été nommé à Washington, chef de la Mission d'Achat des Travaux Publics. Cette mission à l'étranger était pour moi la première du genre. Aussi, tout ce que j'allais découvrir, tout ce qui allait m'arriver, m'apparaissait à l'avance exaltant.

Combien auraient voulu être à ma place ! Ce fut d'abord l'arrivée au dessus de New York, ville fameuse tant par son étendue que par ce qu'elle représentait de puissance, rendue plus impressionnante encore par la verticalité de son architecture et par ses bouquets de gratte-ciel.

Peu après notre installation à Washington, je dus me rendre à San Francisco. Je me souviens avec éblouissement de mon survol des plaines illimitées qui occupent le centre de ce pays-continent. Ces espaces sont interrompus, assez brusquement d'ailleurs, par la barre des montagnes rocheuses, souvent enneigées ; soudain on voit sous son avion le sol qui s'abaisse au niveau de la côte Pacifique et au dessus de la Californie ! On plonge alors brusquement dans le royaume

du soleil ; comme celui-ci baissait, nous pénétrions dans un royaume de lumière dorée. J'apercevais pour la première fois le Pacifique ; cela me faisait déjà rêver à Hawaï, et même au delà, à l'Asie.

Par ailleurs j'étais intrigué par les séries de moutonnements dorés alignés comme des chenilles processionnaires au pied des collines.

On me dit qu'il s'agissait des sables rejetés par les dragues géantes qui exploitaient les gisements aurifères ; j'étais à cette époque au tout début de mes contacts avec le peuple américain. Celui-ci, que j'allais découvrir, était extraordinairement actif, passionné d'entreprise et d'argent, mais en même temps si généreux ; c'est ce peuple qui était venu nous délivrer du joug des nazis. Dans l'avion, j'avais bavardé avec ma voisine, une jeune femme enjouée ; je lui avouai que cette arrivée à San Francisco était pour moi une première, et par conséquent une magique découverte. Alors, à ma grande surprise, et avec la plus grande simplicité, elle me dit : « Je n'ai malheureusement pas le temps de vous montrer la ville, mais il faut absolument que vous traversiez le Golden Gate et que vous alliez voir les « Muir Woods » (c'est la forêt de séquoias géants qui commence au nord de la baie). Après vous être installé dans votre hôtel, venez chez moi, je vous prêterai ma voiture. C'est ce qui se passa, j'allai voir la forêt de séquoias, puis au retour j'allais visiter le merveilleux Jardin Botanique et son aquarium. Dans la soirée j'allai lui rendre sa voiture, en la remerciant profusément. Je n'eus jamais l'occasion ni le temps de la revoir.

Au fil des semaines j'allais de surprise en surprise ; je découvris en revenant à Washington une affiche disant : « You die, we will do the rest » : (mourez, nous ferons le reste). Après tout, pourquoi ne pas faire une dernière affaire avec les mourants...

Une autre fois, au cours d'un week-end, nous eûmes l'occasion de traverser un petit village ; sous le porche de l'église, se trouvait un panneau sur lequel une courbe était tracée : sur l'axe horizontal des abscisses étaient indiquée la température souhaitée par les fidèles en hiver. Sur l'axe vertical des ordonnées, était notée la contribution moyenne qui devrait

être versée par chaque fidèle pour assurer la température de son choix. Dans ce pays tout était visiblement organisé, objet de mesure et de prix !

Une aventure très différente, mais qui montre elle aussi, la tournure d'esprit industrielle et efficace de ce pays, c'était l'histoire du gros saumon que j'avais pris dans la baie de Vancouver, au cours d'une pêche à laquelle j'avais été invité. Nous reçûmes à Washington, 15 jours après, une caisse de boîtes de conserve renfermant ce qu'était devenu mon saumon. Une étiquette était collée sur chaque boîte, montrant le plan de la baie de Vancouver avec une croix indiquant l'endroit où j'avais pris le saumon. Le saumon était d'ailleurs trop salé et presque immangeable : un mauvais réglage avait dû intervenir dans la chaîne de fabrication.

Une autre aventure encore, directement liée aux effets d'une civilisation automatisée à l'extrême, fut la grosse grippe que j'attrapai dans le train Washington New York un jour de chaleur écrasante. La climatisation s'était dérégulée, tous les passagers grelottaient, et il était impossible d'ouvrir les fenêtres.

A notre époque de surpopulation du globe, de concentration de groupes industriels géants, de sophistication des services, les petits accidents qui seraient restés autrefois locaux, peuvent maintenant avoir des conséquences frappantes pour des milliers d'individus. Pannes, armes modernes, terrorisme, épuisement des réserves minérales et végétales, pandémies, peuvent affecter d'immenses populations. Les modes de vie et de survie risquent d'être bouleversés en même temps que les valeurs morales : ceci est peut-être encore plus grave pour l'avenir de l'homme que les risques matériels.

En été, nous partions souvent vers la baie de la Chesapeake ou sur la côte Atlantique. Ma famille s'installait à Rehobot petite station balnéaire. Nous avions parfois pour voisins les Valensi ; lui, ancien conseiller d'état était devenu conseiller financier de notre ambassade, et devint par la suite directeur associé de la Banque Lazare, à Paris. Nous pêchions ensemble. Il y avait un bateau, l'Emma, qui emmenait tous les jours une trentaine de pêcheurs ; chacun disposait ses lignes côte à côte et presque chaque minute chacun reti-

rait son poisson. C'était parfaitement organisé. Parfois Valensi nous invitait aussi à l'accompagner en mer, Pierre Ledoux son adjoint et moi, pour pêcher le bar à la traîne ; le bateau fonçait dès que les mouettes paraissaient se jeter sur un banc de poissons. Valensi criait triomphalement « Cà break » car, à ces moments là, les bars remontaient de leur côté des profondeurs. J'ai, à d'autres occasions appris à Valensi à pêcher la truite.

En hiver, ma femme et moi, allions, seuls, en d'autres points de la côte, bordée par des marais couverts de riz sauvage. Pour y aller ma femme conduisait, toujours trop vite d'ailleurs, et la police finit un jour par nous rattraper.

Nous traversions la Chesapeake en bateau et nous passions la nuit dans une petite ville en chemin. Tôt le matin nous allions vers les rizières sauvages de la côte, j'enfilais mes cuissardes ; il m'est arrivé de tuer quelques canards. Je tirais aussi dans des vols compacts d'alouettes de mer qui faisaient des aller et retour au dessus du rivage ; ils ressemblaient à des ruban d'argent qui scintillaient chaque fois qu'elles amorçaient un virage dans le soleil. Je pêchais aussi autour de la baie de la Chesapeake ; on y attrapait des croakers, curieux poissons qui grognaient dès qu'ils tombaient au fond du bateau.

Bien entendu nous avons visité, ma femme et moi, de nombreuses régions des USA., et aussi du Canada. Parmi nos meilleurs souvenirs sont ceux du Park Yellowstone, avec ses geysers et ses concrétions minérales éclatantes de blancheur. Cette région était traversée par des troupeaux de buffles et par des élans, sorte de cerfs géants. Nous sommes aussi allés au bord du Grand Canyon que nous nous sommes bien gardés de descendre, puis à Monument Valley, au Parc des volcans et bien d'autres. Au dessus des Rocheuses nous avons vu se former des ciels comme nulle part ailleurs, avec des nuages denses et blancs ressemblant à des meringues compactes bien découpées dans le ciel bleu. Nous avons aperçu des chèvres sauvages, un ours grizzly ; et grillions parfois les truites de notre pêche.

Un jour nous nous sommes trouvés bloqués dans notre lodge par un élan aux bois gigantesques rêvant et mâchon-

nant devant notre porte, ces animaux peuvent être dangereux et nous avons dû attendre qu'il nous libère.

Nous avons traversé aussi la ville de Las Vegas, déchaînée dans ses jeux de lumières et son architecture extravagante ; nous y avons même gagné, dans une machine à sous, un demi kilo de pièces de 5 cents.

Nous avons, en d'autres saisons, exploré les fonds coralliens de Floride.

Dans le nord nous avons aussi longé les quartiers d'abattoirs nauséabonds des faubourgs de Chicago, mais aussi les gratte-ciels futuristes de cette superbe ville.

Nous avons un dimanche, Pierre Ledoux et moi, assisté à un office dans une église noire baptiste de la banlieue de Washington. Cela ne se faisait pas du tout, à cette époque où l'apartheid restait strict et où on voyait encore sur certaines plages, où à l'entrée de certains hôtels : « For Whites Only ». Pour revenir à l'église baptiste ; l'officiant, informé de notre présence, a publiquement salué les parisiens que nous étions ; et nous avons pu entendre de merveilleux Negros Spirituals. Je suivais le texte sur une feuille que je partageais avec ma voisine noire enchantée.

D'autres week-ends, j'allais pêcher des poissons-chats dans le Potomac, et je voyais des noirs lancer au hasard des hameçons à trois dents pour attraper des sortes de harengs, qui, à certaines époques remontaient la rivière en bancs serrés.

Nous nous sommes, bien entendu, souvent régalez de « soft shell crabs » de « Hi men steaks », ainsi que de « Deep fried south chicken » accompagnés de pommes de terre de l'Idaho.

A Washington, j'allais parfois m'asseoir dans le hall du célèbre Hôtel Mayflower, les chapeaux des riches américaines, au printemps, dépassaient tout ce que j'ai vu de plus extravagant dans le genre.

Il m'arrivait aussi de me livrer à quelques facéties : par exemple j'ai eu l'initiative saugrenue d'introduire dans le salon de ma belle-mère, (à l'époque où mon beau-père contrôlait les finances des Missions d'Achat Françaises), un « écureuil volant », ou plutôt planant toutes pattes déployées, et que j'avais attrapé dans le parc de Rock Creek. Il glissait élégamment d'un rideau à l'autre, traversant la pièce ; il ne

faisait pas l'unanimité. J'avais également introduit une tortue d'eau dans la baignoire des locaux de la Mission d'Achat des Travaux Publics, pour agrémente l'environnement....

Il me fallut parfois aussi accompagner mon patron, Jean Baudelaire, au Québec. Nous y rencontrions les frères Simard : une des rares familles françaises qui avait réussi, malgré l'opposition des anglophones contre les francophones. Cette famille était très connue et lorsque les bateaux de commerce remontaient le Saint Laurent, arrivant à la hauteur de leur grande demeure, ils saluaient régulièrement d'un coup de sirène, auquel les frères Simard répondaient de même.

Je terminerai le pot pourri de ces souvenirs d'Amérique, par l'évocation de notre visite à Charleston chez certains de nos lointains parents américains. A l'époque des guerres de religions, quelques membres de ma famille devenus protestants s'étaient exilés en Angleterre, puis aux USA ; le premier débarqué était paraît-il un vigoureux pasteur qui descendit l'Ohio en pirogue, épousa successivement plusieurs femmes qui moururent d'épuisement, et qui devint, paraît-il, le premier gouverneur de Caroline du Sud.

Nous sommes descendus un jour à Charleston, pour visiter certains de nos lointains parents, les Bennet. Cette famille avait conservé précieusement la tradition du français, et habitait une grande maison coloniale, un peu délabrée, située au milieu d'un bouquet de grands arbres d'où pendaient de tous côtés, telles des guenilles, des longs lichens caractéristiques de la région. Ils avaient des serviteurs noirs, qui certes n'étaient plus des esclaves, mais vivaient comme faisant partie de la famille, toute déférence gardée. Nous avons l'impression d'être revenus à l'époque précédant la guerre de Sécession et nous fûmes chaleureusement reçus : parfois il arrive d'ailleurs que des membres de la « Huguenot Society of South Carolina », passent en France et cherchent encore à se renseigner sur leurs ancêtres.

Cette tradition d'émigration ne paraît pas éteinte, puisque notre fils, né aux Etats Unis et ayant fait ses études tant à Paris qu'à New York, a épousé une américaine diplômée de Harvard. Ils ont quatre enfants multilingues, qui étudient dans les meilleures universités américaines. Nos liens et no-

tre attachement pour ce pays, nous font espérer qu'il ne sombrera pas dans des excès, en raison de sa considérable puissance qui s'ajoute à son incompréhension souvent profonde des autres civilisations.

Soumis comme ils le sont à des influences religieuses et idéologiques, pas toujours très éclairées, cela pourrait leur faire commettre de très grandes erreurs à très grande échelle.

God save the USA and my American family!



Américain typique en vacances